





**LES AILES  
NOIRES  
DES ABEILLES**

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs. 2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle DESABERS

**LES AILES  
NOIRES  
DES ABEILLES**

Roman

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2023 Tous droits réservés

[www.plumelanie.fr](http://www.plumelanie.fr)

[plumelanie22@gmail.com](mailto:plumelanie22@gmail.com)

Tous droits réservés

Crédits photos Pexel.com Jacob Colvin

Correction :

Florence CLERFEUILLE– [fclerfeuille@amotsdelies.com](mailto:fclerfeuille@amotsdelies.com)

AVERTISSEMENT :

***Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.***

***Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.***

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0009-5

*Se souvenir de son passé, le porter toujours avec soi,  
c'est peut-être la condition nécessaire pour conserver,  
comme on dit, l'intégrité de son moi.*

*Milan Kundera*





## PROLOGUE

*Le Conquet, avril 2019.*

Debout sur le pont découvert du navire qui dessert les îles d'Ouessant et de Molène, elle suit le va-et-vient des passagers qui montent sur le bateau. En ce lundi fraîchement printanier, elle ne s'attendait pas à un tel afflux de visiteurs. Elle constate rapidement qu'il ne s'agit absolument pas de touristes, la plupart des voyageurs sont des hommes dont la tenue vestimentaire affiche leur statut de travailleur. Elle n'y avait pas pensé. Mais les populations permanentes d'Ouessant et de Molène n'intègrent certainement pas les artisans de tous les corps de métier. Pour y construire une maison, la présence de professionnels continentaux est obligatoirement requise.

Cette prise de conscience la ramène à ses propres interrogations : saura-t-elle vivre dans l'isolement d'une île ? Elle se raisonne. En arrivant à Brest après avoir fui sa vie en

région parisienne, elle ne s'est pas sentie encore suffisamment à l'abri. Elle doit aller jusqu'au bout de cette idée. Trouvera-t-elle la quiétude à laquelle elle aspire en mettant entre le continent et elle ces vingt kilomètres d'océan inhospitalier ? Elle veut y croire. Elle veut se reconstruire et retrouver l'énergie et le bonheur d'écrire.

Dans toutes les documentations qu'elle a parcourues sur ce bout du monde, la mention de l'omniprésence du vent apparaît perpétuellement. Aujourd'hui, le ciel est marbré de masses nuageuses percées de trouées bleues, mais le souffle d'Éole s'est tu. Le capitaine annonce le départ et pousse les moteurs. Elle regarde le port de pêche du Conquet s'éloigner. En dépassant le phare de Kermorvan, elle ressent une forme d'allégresse. Elle largue les amarres au propre comme au figuré. Elle est convaincue qu'elle vient de donner un tournant positif à sa vie bousculée.

L'heure de traversée ne fait que renforcer la délivrance qu'elle éprouve. Après avoir découvert la masse des roches, des récifs et des écueils dont regorge cette mer d'Iroise, la première étape à Molène la rassure sur la beauté des paysages et l'isolement incontestable de ce bout du monde. Malgré la fraîcheur de la pleine mer, elle n'a pas quitté le pont extérieur, elle se laisse imprégner par ce nouveau sentiment de liberté qui l'envahit. Elle essaie de se remémorer la dernière fois où elle s'est sentie hors de toute surveillance, elle n'y parvient pas. Le poids des années qui viennent de s'écouler anéantit ses souvenirs.

Alors qu'Ouessant se profile, une averse assombrit l'arrivée sur l'île. Elle a regardé la carte que lui a offerte l'hôtesse de la gare maritime du Conquet, elle indique qu'il

s'agit de l'embarcadère principal. Cette deuxième appellation lui semble plus adaptée que celle de port. En effet, l'approche de cette digue grise sous ce ciel de plomb dans cette crique isolée lui paraît beaucoup moins accueillante que l'accès à Molène. Le flot des voyageurs qui quittent le bateau l'empêche de s'appesantir sur cette première impression négative. Elle suit les passagers qui s'empressent d'atteindre pour certains leur véhicule, pour d'autres les navettes qui pourront les amener vers le bourg de Lampaul, le seul village de l'île. La pluie qui s'amplifie ne laisse pas le loisir de flâner ; comme tout le monde, elle se précipite vers les femmes qui, près de leur minibus, brandissent un panneau annonçant le tarif du transport vers un peu plus de civilisation.

Une fois installée à l'abri dans cette grosse voiture et rejointe par sept autres personnes, elle constate que ces véhicules ne sont conduits que par des femmes. L'étiquette appliquée à ce bout de terre : l'île aux femmes, se révélerait-elle une réalité ? Elle se souvient d'avoir lu qu'autrefois, la plupart des hommes étant marins de commerce ou d'État, les épouses étaient obligées de prendre les décisions sans attendre le retour de leur mari et c'est cette situation qui avait entraîné cette appellation. Bien qu'elle doute que de nos jours les conditions de vie n'aient pas changé, elle reconnaît qu'actuellement l'absence de représentants du sexe opposé ne l'aurait pas gênée.

Avant d'arriver au bourg, les chemins de traverse empruntés pour déposer certains des passagers dans différents points de l'île lui permettent de découvrir cette nouvelle terre. La pluie a cessé et un léger rayon de soleil éclaire la lande et magnifie ce paysage. Ses hésitations, à l'abord du port du

Stiff, s'envolent : elle aime ce qu'elle observe. Autour d'elle, les gens bavardent, ils ont pour la plupart l'air de se connaître. Elle n'ose pas s'immiscer dans les conversations.

En ce lundi matin d'avril, le bourg de Lampaul paraît très calme. Une église imposante jouxte une épicerie, un marchand de journaux et l'office du tourisme. Résolument, elle se dirige vers cet établissement. Une jeune femme, d'un âge proche du sien, l'accueille avec un grand sourire :

— Que puis-je pour vous ?

— Probablement beaucoup ! Je suis un peu perdue. Je souhaiterais passer un peu de temps sur l'île, mais j'ai quitté le continent sur un coup de tête et je n'ai opté pour aucun point de chute.

— Nous serions au mois de juillet, je serais tentée de vous traiter d'inconsciente, mais en avril, nous allons résoudre ce problème sans difficulté. Si vous m'autorisez à vous poser quelques questions indiscretes pour vous orienter au mieux, vous aurez le toit idéal dans moins d'une demi-heure.

— Je suis soulagée, je vous en prie, je vous écoute.

— Combien de temps souhaitez-vous demeurer chez nous ?

— Première question, premier piège ! Je ne sais pas, je projeterais même de m'y installer, mais j'ai peur qu'il s'avère préférable d'être né ici ou du moins sur une île pour pouvoir s'adapter.

— Détrompez-vous ! Ma grand-mère était ouessantine, mais moi, j'ai vu le jour à Rennes. J'y ai passé toute mon enfance et j'ai souhaité venir vivre sur ce rocher après mes études. Nous sommes nombreux à faire ce choix. La répartition de la population penche toujours à l'avantage des

personnes âgées, mais depuis quelques années, de plus en plus de jeunes décident d'y résider. D'ailleurs, les effectifs de l'école primaire ont augmenté.

— Vous ne vous ennuyez pas ?

— Pas du tout ! Peut-être même moins qu'en ville où quelquefois, les gens ne saluent pas leurs voisins. Ici, nous nous connaissons tous. Bien, deuxième question indiscrete : si vous restez sur l'île, quels sont vos projets professionnels ?

— Je suis écrivain. Peu importe mon lieu de vie, j'ai juste besoin d'un ordinateur et d'une connexion internet.

— Mais vous êtes la candidate idéale pour vous plaire à Ouessant ! Je pense que vous devriez tout simplement vous installer à l'hôtel quelques jours. Ainsi, vous prendriez le temps de découvrir l'environnement et dans une semaine, nous referons le point.

— Vous avez raison, je vais suivre votre conseil.

La jeune femme lui donne l'adresse de La Duchesse Anne en lui vantant sa vue superbe. Alors qu'elle s'apprête à quitter l'office de tourisme, l'hôtesse lui lance :

— Tous les soirs, vers 18 h 30, nous sommes tout un groupe d'amis à nous rejoindre au bar d'à côté. Venez ! Cela vous aidera aussi à prendre votre future décision. Je m'appelle Nolwenn.

La vie pourrait-elle devenir facile sur cette terre du bout du monde ? Elle n'en revient pas et se dirige vers l'hôtel, le cœur léger. Nolwenn ne lui a pas menti. L'établissement domine la baie de Lampaul.

Une fois installée dans sa chambre, elle choisit de profiter de la douceur de la météo pour se rendre à pied jusqu'au phare du Créac'h. Elle est pressée de découvrir son nouvel

environnement et la patronne lui a assuré qu'elle disposait du temps nécessaire pour effectuer l'aller-retour avant le déjeuner.

Le long des routes peu fréquentées, elle s'emplit de la quiétude des lieux. L'absence exceptionnelle de vent, comme lui ont confirmé ses deux interlocutrices matinales, crée un silence étonnant. Seuls quelques oiseaux marins lancent leurs cris. Aucun arbre ne cache les petites maisons de pierres qui ornent ponctuellement la lande. Ils ne peuvent pas pousser sur cette terre battue habituellement par un souffle omniprésent. Elle aime les paysages dégagés et s'est toujours sentie oppressée dans les forêts. Les bandes noires et blanches du phare du Créac'h lui apparaissent. Cette île et ce guide pour les navigateurs représentent-ils aussi pour elle un havre de bonheur et une balise pour retrouver son chemin perdu ? Est-ce dans cette terre du bout du monde que se dénouera l'énigme de son existence ?

# 1

*Ouessant, 1911*

Depuis douze ans que les troupes coloniales se sont installées sur l'île, Rose regrette la vie simple que partageaient tous les autochtones avant cette invasion. Maintenant, elle ne cesse de se répéter qu'éduquer une fille dans la promiscuité de certains de ces soldats peut s'avérer dangereux. C'est pourquoi elle surveille de près les allées et venues de Salomé.

Elle pense de moins en moins à Yann qui a disparu en mer depuis déjà dix ans. En raison des différentes campagnes qu'il avait menées, elle n'avait partagé sa couche que quelques mois. Ils avaient suffi à lui donner un enfant à élever seule. Depuis, elle se dessèche, privée des élans du corps et de l'amour. Pourtant, le petit miroir qu'elle cache dans sa chambre lui confirme qu'elle est encore une belle femme, mais elle ne transgressera jamais les préceptes religieux. La

sexualité ne doit exister que dans le cadre du mariage. Après le départ de Yann, nombreux sont les hommes qui l'ont approchée. Mais la mer n'ayant jamais rendu la dépouille de son conjoint, Rose estime devoir lui rester fidèle. Bien que la mise en terre de sa proëlla<sup>1</sup> ait eu lieu, elle ne peut pas oublier les histoires connues sur toute l'île qui narrent le retour d'un disparu. Elle ne se berce pas d'illusions, mais l'idée de se retrouver en état de péché mortel si elle s'unissait à deux hommes la terrorise. Dans quelques mois, elle aura quarante ans et pourtant, le dimanche matin, après la messe, sur la place du bourg de Lampaul, le regard du sexe opposé le lui fait oublier. Mais elle s'aperçoit qu'elle n'est plus la seule vers qui ils tournent leurs yeux concupiscent. Salomé recueille des hommages discrets. Rose espère qu'elle ne les comprend pas. Que sa fille puisse l'évincer l'agace. Elle sait que de nombreuses Ouessantines jugent sa façon de vivre trop austère. Comme toutes les veuves que compte l'île, elle n'a plus quitté ses habits noirs depuis que le maire est venu lui annoncer la disparition de Yann. Mais elle exige également de Salomé qu'elle porte le deuil de son père. Alors qu'elle a 17 ans, tous les habitants de ce bout de terre connaissent l'ombre sombre et effacée de sa fille.

Rose finit de préparer le repas et guette le retour de sa fille qu'elle a dépêchée au bourg pour quelques courses. La maison, comme la plupart des chaumières du rocher, offre,

---

<sup>1</sup> La proëlla est le terme désignant à la fois la croix qui remplaçait le marin disparu en mer et la cérémonie funèbre elle-même. On veillait la croix avant de la porter en procession à l'église. Après l'office du défunt, on plaçait la proëlla dans une urne de bois située derrière l'autel. On ne la (les) portait au cimetière qu'à l'occasion d'une visite de l'évêque ou d'une mission.



par ses petites fenêtres, une vue sur la mer. Mais l'une des ouvertures permet à Rose d'observer le chemin d'accès. Bien que veuve, elle se réjouit de ne pas vivre dans la misère. Elle possède quelques moutons, une vache et une jument. Les champs qui entourent sa demeure lui appartiennent et lui autorisent quelques cultures. Et surtout, Yann, qui s'était avéré prévoyant, lui a laissé après chacun de ses voyages quelques pièces d'or. Selon la mode ouessantine, son logis bien entretenu ressemble à la cabine d'un navire. Toutes les parties en bois sont peintes. Les imposantes poutres du plafond illuminent la maison d'un jaune étincelant. La chaumière est construite de part et d'autre d'un long couloir qui dessert deux salles. Une échelle permet d'accéder au grenier où Rose et Salomé entreposent leurs récoltes, qui dégagent une odeur de poussière dans toute la demeure.

Salomé apparaît sur le chemin, elle marche d'un bon pas, le panier oscillant au bout de son bras. Elle lève le nez au vent et une expression rieuse éclaire son visage. À peine a-t-elle franchi le seuil de la maison que Rose l'agresse :

— Une fille honnête regarde le sol en avançant. Qu'est-ce que tu cherches ? À aguicher les soldats ?

— Mais, mère, je n'ai observé autour de moi qu'après avoir quitté le bourg. J'attends d'avoir dépassé les baraquements des coloniaux et les débits de boissons qui les entourent avant de lever les yeux. J'étais seule dans la campagne. Personne ne pouvait me voir.

— Comment peux-tu le savoir ? Avec tout ce qu'on entend, nous ne pouvons pas être assurées qu'ils ne se cachent pas pour épier tous nos gestes.

Salomé préfère ne pas répondre. Sa pureté obsède tellement sa mère qu'aucun argument ne pourra l'atteindre. De plus, Rose est convaincue de la dépravation de tous les militaires. Combien de fois a-t-elle hurlé que l'installation d'établissements tous plus mauvais les uns que les autres et l'arrivée des filles de joie sur l'île avaient suivi celle de ce bataillon ? Face à la colère de sa mère sur le sujet, Salomé n'a jamais osé l'interroger. Mais elle ne comprend pas en quoi ces femmes, qui d'après le terme employé donnent de la joie, dérangent Rose. Elle n'a pas non plus abordé la question avec ses deux amies, Marianne et Soizic. Sans se l'expliquer, elle sent que ce sont des paroles qu'elle ne doit pas répéter.

Elle vide son panier en laissant Rose verser sa colère. Elle est habituée à la rage qui couve en permanence chez elle. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, sa mère lui a toujours inspiré plus de peur que de tendresse. Matériellement, elle ne manque de rien. Mais au contact des mères de ses amies, elle a découvert qu'elles ne se comportaient pas toutes aussi durement que la sienne. Elle se méfie perpétuellement de ses réactions. Rose ne rit jamais. Le moindre événement peut prendre des dimensions inimaginables. Elle aborde chaque journée en affichant un air renfrogné ou colérique. Elle se tait ou crie. Salomé préfère son mutisme. Elle attend que la vague soit passée avant de se risquer à solliciter :

— J'ai croisé Marianne au bourg, elle a proposé que nous venions veiller chez elle ce soir.

Rose ne bouge pas. Elle ne répond pas. Salomé ne s'en étonne pas. Pour ce type de demande, elle est à chaque fois obligée de quémander au moins à deux reprises. Rose espère sans doute que sa fille n'osera pas insister. Puis, elle ne

supporte pas cette hypocrisie qui consiste encore et toujours à l'y convier alors qu'elle n'a plus accepté aucune invitation depuis la disparition de Yann.

L'après-midi s'écoule aux travaux des champs. Courbée vers la terre, Salomé s'active avec sérieux et régularité, mais son esprit que rien ne retient s'envole vers une autre vie. En effet, bien qu'elle respecte au mieux les consignes maternelles, quelquefois, elle observe sans être vue. Hier, cachée derrière un rocher, elle a suivi la baignade de trois soldats. L'un d'entre eux l'a fascinée. Les muscles imposants de son torse nu l'ont hypnotisée. Il a plongé dans la mer froide sans hésitation. Quand il en est sorti, vêtu uniquement de son caleçon dégoulinant, elle a senti une chaleur agréable se répandre dans son bas-ventre. Elle s'est imaginé caresser ce corps ferme et luisant. Après cette vision enchanteresse, elle se refuse à croire que ces êtres soient des représentants du diable comme le lui hurle sa mère. Elle a envie d'espérer une existence dans laquelle un homme tel que celui-là la prendrait dans ses bras. Rose la ramène violemment à la réalité en lui criant que l'heure est venue d'aller s'occuper des bêtes.

Ce n'est qu'après avoir quitté l'écurie, attablée devant la soupe, que Salomé se risque à demander à nouveau l'autorisation de participer à la veillée chez Marianne. La voix agressive de Rose lui lance :

— Vas-y puisque tu ne peux pas t'empêcher de traîner. Mais à 21 h, tu dois être rentrée.

Trop heureuse de l'aubaine, Salomé se garde de faire remarquer qu'elle ne restera pas très longtemps chez son amie. Elle se dépêche de débarrasser et attrape sa cape avant de s'éloigner d'un bon pas sous la lumière du soleil couchant.

La maison des parents de Marianne se situe à quelques centaines de mètres de la sienne. Sous la lueur orange de ce crépuscule, Salomé aperçoit rapidement le logis de Marianne écrasé sous son toit de chaume, entouré de la lande rocheuse.

La mère de son amie est une excellente conteuse. Tout en travaillant chacune sur leur ouvrage (Salomé a apporté les chaussettes qu'elle confectionne), elles se laissent bercer par la douce voix qui leur narre la légende des Morgans. Il s'agissait d'un peuple de femmes qui demeuraient sous la mer et en sortaient pour se promener sur le rivage. Elles ne parlaient pas. Si on les trouvait échouées sur la plage, elles attendaient qu'on les remette à l'eau sans toucher leurs mains ou leurs cheveux. Si le sauvetage était effectué avec délicatesse, elles vous récompensaient en exauçant vos souhaits. Mais si par inadvertance on profanait les parties sacrées de leur personne, on leur appartenait et elles entraînaient leurs proies dans le palais rouge et or de la reine des Morgans, au fond de l'océan. Ces histoires auxquelles, à 17 ans, Salomé et Marianne ne croient plus leur offrent quand même quelques frissons.

Comme à chaque fois, l'heure s'est écoulée trop vite. Salomé ramasse son ouvrage et se recouvre de sa cape. Sur le pas de la porte, elle salue chaleureusement les deux femmes. La nuit est tombée et un ciel étoilé s'étend sur l'île. À mi-chemin, elle est étonnée de voir arriver une ombre face à elle. À cette heure, habituellement, elle ne croise personne. Elle se rappelle les consignes de Rose et s'astreint à regarder le sol. Elle reconnaît les lourdes chaussures d'un soldat. Une légère hésitation dans le rythme de l'homme l'alerte, mais elle n'a

pas le temps de réagir qu'il l'empoigne par-derrière en la muselant de sa large main calleuse. Salomé tente de se dégager, mais la force de son agresseur rend tous ses mouvements dérisoires. Il la traîne à l'arrière d'un muret qui longe le chemin et après l'avoir bousculée sur la terre meuble lui lance son poing au visage. Salomé sent une vive douleur et le goût ferreux du sang envahir sa bouche avant de perdre connaissance.

Quand elle revient à elle quelques minutes plus tard, elle comprend qu'un corps massif recouvre le sien. Elle ne peut voir le faciès de l'homme, qui est positionné entre ses jambes qu'il a largement écartées, et frotte un objet dur et raide contre son pubis. Tétanisée dans ce silence que ne trouent que le bruissement du vent et les halètements du soldat, Salomé, probablement par instinct de survie, ne crie pas et ne bouge pas. Va-t-il la tuer ? Une violente douleur similaire à celle d'un coup de couteau lui transperce les entrailles et irradie dans tout son être. Les mouvements de va-et-vient qu'intensifie son agresseur amplifient sa souffrance. Elle va étouffer. Les poings fermés et la mâchoire contractée, elle attend son dernier souffle. La bête qui la chevauche cesse de s'agiter et s'affale sur elle comme un cheval mort. La lame qui l'a atteinte a-t-elle également touché l'homme ? Anéantie et résignée, Salomé jette un ultime regard vers les étoiles. Le corps inerte qui l'écrase se meut. Il la libère de son poids en même temps qu'elle sent un vide s'ouvrir entre ses cuisses. Elle entend :

— Salope !

Et elle se tord sous le contact brutal de la chaussure du militaire qui vient de lui lancer un coup de pied appuyé dans

l'abdomen. Elle a vaguement conscience qu'il s'éloigne, mais elle reste figée, les mains sur son nombril douloureux. Elle essaie d'apprivoiser les élancements qui enflamment son entrecuisse, son visage et son ventre. Un peu de lucidité lui revient et elle s'affole du retard qu'elle a pris. Elle ne sera pas rentrée pour 21 h. Elle entreprend de se mettre debout, mais ses jambes tremblantes ne la portent pas. Elle rabaisse sa robe et se laisse choir au sol. Après une troisième tentative, elle réussit à avancer de quelques pas, mais un liquide chaud qui coule le long de ses cuisses l'arrête. Elle glisse sa main sous ses jupons et comprend rapidement que le flux poisseux qui macule son bas-ventre n'est autre que du sang. À nouveau, la peur de mourir l'envahit. Elle ne veut pas s'effondrer sur le bord du chemin, elle concentre toute son énergie pour atteindre sa maison. Quand elle approche de la chaumière, elle constate que sa mère a éteint la lampe. Elle frappe, elle appelle, elle crie, elle secoue la porte. Rose ne peut pas ne pas l'entendre, mais rien n'y fait, elle ne lui pardonne pas son non-respect de l'heure. Épuisée et craignant pour sa vie, Salomé cesse de se battre. Chancelante, elle se dirige vers le puits à l'arrière de la maison. Elle asperge d'eau froide les parties ensanglantées de son corps et trouve refuge dans l'étable, dans un lit de paille près de la jument. La chaleur et la quiétude de l'animal apaisent la jeune femme exténuée qui s'endort.

## 2

*Paris, octobre 2018.*

Laure ne l'écoute plus. Elle est fatiguée. Les vociférations de Kévin n'atteignent plus sa conscience, elles n'arrivent qu'à lui percer les tympans. Elle sait que les deux seuls moyens de le faire taire consistent à ne plus lui répondre ou à fuir. Une bribe de phrase lui rappelle le fait déclencheur de cette logorrhée :

— J'imagine que tu devais encore te plaindre de moi auprès de cette soi-disant amie. Je ne la supporte plus, celle-là.

Aujourd'hui, il est rentré trente minutes plus tôt qu'à son habitude et pour le malheur de Laure, il l'a découverte en ligne avec Sonia. Elle a pourtant pris l'habitude de ne jamais téléphoner à ses connaissances en sa présence et surtout de ne jamais en parler. Mais elle le soupçonne de modifier ses horaires dans le but de mieux la surveiller. Encore une fois, il

se trompe, elle ne se plaint jamais de lui auprès des gens qui l'entourent. Comment pourraient-ils comprendre que cet homme avenant, empli d'humour et très sociable se comporte totalement différemment face à son épouse ? Seules ses deux amies, Sonia et Alice, avec qui elle a réussi à garder des relations en cachette de Kévin, se doutent probablement qu'elle n'est pas heureuse.

Le volume sonore augmente. Kévin hurle en gesticulant. Quelquefois, le mutisme de Laure ne suffit pas à le calmer, pourrait-il aller jusqu'à la battre ? Elle préfère ne pas jouer avec le feu. Rapidement, elle se lève, attrape son sac à main et dévale les escaliers de l'immeuble. Aujourd'hui, elle ne doute pas qu'elle doit fuir. Le silence qu'elle lui oppose semble attiser sa haine. Les rues de Paris la protègent, Kévin ne s'afficherait pas en spectacle en public. Il tient à son image de bel homme de 33 ans : le gendre idéal, comme l'appelle sa mère.

L'automne commence à déposer ses stigmates sur la ville. Laure se dirige vers le bois de Vincennes : elle a besoin de respirer la nature et de libérer ses tensions. Comme à chaque fois qu'elle est acculée à quitter leur appartement, elle s'aperçoit qu'il a réussi à l'isoler. Si ce n'est Sonia et Alice, elle ne côtoie plus que les amis de Kévin. Elle ne s'est jamais sentie très proche de sa mère qui représente sa seule famille. C'est pourquoi elle n'a d'autre choix que de se réfugier près des arbres de Vincennes. Elle regarde les feuilles qui virevoltent et s'échouent avec grâce sur le sol. Comme elles, elle a conscience qu'elle arrive au bout du chemin. La psychothérapeute qu'elle voit en secret depuis un an l'a aidée à ouvrir les yeux sur l'issue fatale de ce mariage. Mais, bien



qu'elle soit convaincue qu'elle ne dispose d'aucune autre porte de sortie en dehors du divorce, la décision reste difficile à prendre.

Elle y a cru, à cet amour. Elle se souvient du charisme de Kévin, lors de cette soirée de juin 2012, quand elle l'avait rencontré pour la première fois dans une fête organisée par la faculté dentaire. Sa haute stature, son sourire enjôleur, ses yeux pétillants et sa tignasse rebelle avaient immédiatement attiré son regard. Il finissait avec succès ses longues années d'études et à la veille d'ouvrir son cabinet avec un de ses amis, il s'en donnait à cœur joie. À 27 ans, il avait déjà aiguisé ses armes de séducteur et il avait rapidement repéré cette jeune fille de 23 ans à l'air un peu égaré dans cette foule surexcitée. Par la suite, il lui avait révélé que son allure de poupée l'avait attiré. Cette image venait à l'esprit des gens quand ils la découvraient. Elle n'était absolument pas sophistiquée, mais sa petite taille, sa minceur, son teint clair, ses cheveux châains bouclés et ses grands yeux bleus s'apparentaient à ceux des poupées de collection qui ornaient souvent les boutiques des antiquaires. Elle avait atterri dans cette soirée par hasard, poussée par sa bande de copines de la faculté de lettres. Elles lui avaient annoncé qu'elles souhaitaient se trouver un bon parti parmi ces dentistes fraîchement diplômés. Comme Laure, aucune d'entre elles n'était en quête d'épousailles, mais l'assurance d'un accueil enthousiaste dans cette assemblée qui se composait principalement d'hommes les amusait. La gent masculine les avait toutes rapidement happées. Six ans après, elle se souvient sans difficulté de l'attrance physique qu'elle avait ressentie immédiatement pour Kévin. Il ne l'avait pas quittée de la soirée et ils s'étaient

séparés en s'échangeant leurs coordonnées téléphoniques. Laure espérait un baiser plus qu'amical en s'éloignant, mais il s'était contenté d'un sourire enjôleur et d'une bise sur la joue peut-être un peu trop près de la commissure de ses lèvres. Aurait-elle des nouvelles ?

Le lendemain, dès son réveil, ses doutes s'étaient envolés : elle était inondée sous le flot des messages. Leurs trois premiers mois s'étaient révélés magiques. Kévin l'entourait d'une présence constante et la câlinait. À la différence de nombre de ses congénères, il n'hésitait pas à montrer et à déclarer son amour. Laure se sentait belle, comblée et profondément admirée. Il n'ouvrait son cabinet qu'après l'été. Laure n'avait pas réussi à se trouver un travail d'étudiante pour la période estivale. Dès le début de juillet, il l'avait persuadée de laisser tomber ses recherches : il lui proposait des vacances. Ils avaient passé les mois ensoleillés de camping en camping en compagnie des amis de Kévin. En septembre, ils avaient souhaité prolonger cette existence commune que les circonstances leur avaient offerte. Laure avait emménagé dans l'appartement de Kévin. Dans l'euphorie de cette relation naissante, elle était convaincue qu'elle avait trouvé l'homme de sa vie.

Au fil des mois, Kévin s'était livré. Malgré sa séduction naturelle, il avait toujours souffert en amour. Il reconnaissait qu'il avait beaucoup de mal à faire confiance aux femmes. Ses deux plus belles histoires s'étaient terminées par une tromperie. Laure cherchait tous les moyens de le rassurer sur la profondeur de son attachement : elle, elle ne le trahirait jamais.

Rétrospectivement, en décortiquant cette relation avec sa psychothérapeute, Laure a pris conscience du fait que son enfermement a commencé quand elle a accepté cette mission implicite. Par la suite, tous les rapprochements masculins amicaux et professionnels qui jalonnent l'existence de toutes les femmes s'étaient révélés sujets à discussion. Kévin avait dévoilé progressivement une jalousie ingérable et malade. Mais n'est-ce pas la preuve d'un véritable amour ? Kévin ne cessait de le lui répéter. De son côté, Laure essayait de l'admettre bien que, naturellement, elle fût tentée de penser que ce sentiment se conjugait avec la confiance. Au fil des ans, elle avait fini par accepter que la passion de Kévin s'avérât plus intense que la sienne. Tout doucement sur ce point-là, comme sur bien d'autres, elle avait commencé à s'interroger sur sa normalité. Savait-elle aimer ? Était-ce logique qu'elle ressente la nécessité de moments solitaires ? Lui, il estimait qu'un couple devait fonctionner en symbiose. Laure ne pouvait pas : elle étouffait. Elle ne pouvait pas se passer de ses soirées entre copines. Elle adorait ses sorties cinéma pour découvrir une comédie romantique que Kévin ne supportait pas. Nager, courir, toutes ses activités physiques ne pouvaient pas souffrir la présence d'un homme plus endurant qu'elle. De tout temps, elle avait toujours exécré les expressions du type « ne faire qu'un » ou « ma moitié ». Elle se voulait indivisible. Elle se sentait entière et non une partie d'un autre être humain. Si l'amour impliquait ce renoncement, effectivement, elle ne saurait pas le vivre et ne se situerait jamais dans la normalité.

Kévin l'absorbait, l'aspirait. Progressivement, sans qu'elle s'en aperçoive, il avait fait le vide autour d'elle. Il régissait

son existence. Il décidait de ses fréquentations. Concernant Sonia, il avait décrété que cette fille un peu trop délurée à son goût ne pouvait qu'entraîner sa femme vers d'autres hommes. Pour Alice, il s'était contenté de regarder Laure de haut en lui demandant pour quelle raison elle perdait son temps avec un être aussi insignifiant. Mais il ne s'était attaqué à ses deux meilleures amies qu'après avoir déjà éliminé de nombreuses personnes de son entourage. Sans avoir encore analysé correctement ses techniques de manipulation, Laure avait commencé à sentir qu'elle devait se protéger. Quand les premières piques à l'encontre de Sonia et d'Alice l'avaient touchée, elle avait décidé de ne pas tenter d'argumenter et avait immédiatement choisi la clandestinité. Inconsciemment, elle savait que si elle entraînait en conflit avec lui sur ses deux amies les plus chères, elle les perdrait. Il réussirait inmanquablement à insinuer le doute dans son esprit.

Sans cette psychothérapie qu'elle suivait depuis un an, où en serait-elle aujourd'hui ? Le travail de sape de Kévin portait sur tous les pans de sa vie. Il l'avait convaincue qu'elle avait un cœur de pierre. Il s'en était également pris à son physique et à son intelligence. Bien qu'elle l'eût rencontré très jeune, une maison d'édition l'avait déjà approchée et avait publié son premier roman quelques mois après qu'ils eurent fait connaissance. Il avait obtenu un véritable succès de librairie. C'est ainsi qu'au terme de ses études de lettres, elle avait décidé, poussée par son éditeur, de se consacrer exclusivement à l'écriture. Peu d'auteurs français pouvaient prétendre subvenir à leurs besoins grâce à leur plume, mais elle ne supportait pour le moment aucune charge financière et aucune responsabilité, elle avait envie de tenter l'aventure. Si

elle échouait, il serait encore assez tôt pour se diriger vers un métier assurant plus de sécurité. Kévin avait applaudi ce choix et semblait très fier de son premier succès prometteur. Son enthousiasme avait peu duré. Ils vivaient ensemble depuis plus d'un an lorsqu'il s'était décidé à lire le roman de sa petite amie. Son air dépité quand Laure le voyait plongé dans son livre s'était amplifié au fur et à mesure qu'il approchait du mot fin. Il avait refermé ses écrits, elle ne l'avait pas interrogé, craignant trop une remarque désobligeante. Il avait juste déclaré : « Il en faut sans doute pour tous les goûts ». Plus jamais ils n'en avaient reparlé.

C'était à l'automne 2013 et leur mariage était déjà programmé pour le mois de mai suivant. Laure, mortifiée, n'avait pas remis en doute l'analyse de l'homme qu'elle aimait, malgré le succès de son roman et l'enthousiasme de l'éditeur. Elle avait tenté de se persuader qu'il avait raison et qu'il avait le droit de ne pas apprécier son style. Pour la sortie de son deuxième récit, en début d'année 2014, il avait refusé de l'accompagner à toutes les manifestations organisées par son éditeur pour la promotion de son livre. Il lui avait expliqué qu'il ne souhaitait pas devenir « monsieur Laure Malgorn ». Là aussi, redoutant d'entendre des mots blessants sur la piètre qualité de sa prose, elle avait préféré se taire.

L'accueil enthousiaste de ses écrits par les lecteurs avait rassuré Laure sur ses capacités, mais il avait agacé Kévin. À quelques semaines de leur mariage, il avait exigé qu'après leurs épousailles sa femme porte son nom. Elle devait s'appeler Girard comme lui dans la vie courante et garder Malgorn pour ses élucubrations personnelles, il ne voulait pas être mêlé à cette existence de scribouillarde. Bien que

choquée et profondément blessée, encore une fois, elle avait tenté de se persuader qu'elle ne pouvait pas lui imposer d'apprécier son art. Fortement déstabilisée par les mots impitoyables de Kévin sur ses récits, elle s'était appliquée à relire son premier opus pour comprendre en quoi elle avait pu lui déplaire. Elle n'avait pas élucidé ce mystère. Elle produisait une littérature traditionnelle. Elle n'abordait pas de sujets érotiques, loufoques ou violents. Elle s'amusait à construire des morceaux de vie dont une partie de l'intrigue se dénouait dans un fait historique. Elle aimait l'histoire de France et du monde. Il s'agissait de quête d'identité, de secrets de famille ou d'enquêtes policières. Elle aurait voulu en parler à son éditrice, mais bien qu'elle ait noué de bons rapports avec cette dernière, elle ne se voyait pas lui étaler les arcanes de son couple. Elle avait honte d'inspirer un tel mépris à son futur conjoint.

Maintenant, elle admet que le matin de son mariage, elle sentait qu'elle se trompait, mais comment aurait-elle pu faire marche arrière ? Ce jour-là, comme bien d'autres avant et encore plus après, elle s'était persuadée que les choses changeraient après leur union. Kévin, rassuré par son engagement, ne douterait plus de son amour, il redeviendrait le charmeur attentionné du début de leur idylle.

### 3

*Paris, octobre 2018.*

Perdue dans ses pensées, Laure s'est refroidie sur ce banc du bois de Vincennes. Les heures filent, mais elle ne trouve toujours pas le courage de rentrer dans cet appartement. L'énergie pour affronter Kévin lui manque. Elle est fatiguée. Elle regarde son portable et constate qu'il a essayé de l'appeler plusieurs fois. Elle hésite à écouter ses messages vocaux, mais elle souhaite que pour une fois l'agressivité de Kévin ait disparu et qu'un doux repentir la surprenne, alors elle les consulte. Elle raccroche et remarque à nouveau qu'elle n'aurait pas dû espérer.

Comment doit-elle agir ? Pour le moment, l'urgence consiste à se réchauffer ; elle se lève et décide d'effectuer le tour du lac. Autour d'elle, des couples accompagnés d'enfants se promènent. Les poussettes côtoient les vélos et les

trottinettes. La situation aurait-elle évolué différemment s'ils avaient réussi à concevoir un bébé ? Sur ce point également, sa psychothérapeute l'a aidée à y voir clair.

Peu de temps après leur mariage, en 2015, Kévin avait commencé à insister pour qu'elle cesse de prendre la pilule. Il voulait un enfant d'elle. Laure n'avait pas encore 26 ans et n'en ressentait pas le besoin, mais le désir de son conjoint l'attendrissait. Comme elle l'avait espéré, depuis leur union, leur relation s'était apaisée. Elle avait retrouvé en partie le Kévin attentionné de leurs débuts, mais elle ne pouvait s'empêcher de craindre que cet état de grâce ne dure pas. Devant sa demande insistante, elle avait choisi de s'engager à cesser son contraceptif un an plus tard : ils commenceraient à essayer de concevoir un enfant en début d'année 2016. Il avait tenté de négocier, puis il avait fini par céder. Elle ne se voyait pas devenir mère alors qu'elle rencontrait de plus en plus de difficultés à écrire, elle devait d'abord réussir à se rassurer sur son inspiration avant qu'un bébé absorbe tout son temps. Son troisième roman sortait dans quelques semaines, mais elle peinait de plus en plus à imaginer le quatrième.

Elle avait opté pour l'habitude de ne jamais s'installer devant son ordinateur en présence de Kévin. Elle évitait également consciencieusement d'aborder tous les sujets qui pouvaient s'approcher de sa vie d'autrice. Il n'aimait pas sa prose, elle ne voulait pas l'importuner. Elle avait honte.

Un nouveau succès pour son troisième récit, mais aussi son incapacité à fournir le manuscrit annuel qu'elle s'était engagée à écrire, marqua l'année 2015. Elle bloquait. Tous les matins, elle essayait de trouver l'inspiration, mais elle restait stérile face à son écran. Son éditrice tenta de dédramatiser la



situation en la poussant à prendre un peu de recul. Si elle ne publiait pas de livre en 2016, ses fidèles lecteurs n'attendraient que plus son histoire suivante. Puis elle avait bien le droit de s'autoriser une petite pause, elle avait travaillé à un rythme soutenu depuis la sortie de son premier opus. Son editrice l'incitait à se régénérer. Laure, consciente qu'effectivement elle devait s'éloigner de cette obsession, jugea le moment adéquat pour exaucer le souhait de Kévin. Elle arrivait au bout du report qu'elle avait négocié avec lui et comme de toute façon, les mots l'avaient abandonnée, elle ne refusa pas quand en début d'année 2016, il n'hésita pas à lui rappeler sa promesse. Elle jeta sa boîte de pilules.

Si quelqu'un l'avait interrogée sur son désir de bébé, elle n'aurait pas pu répondre. Elle avait perdu le goût des choses de la vie. Son incapacité à écrire la déroutait. Elle se sentait anesthésiée, elle vivait dans une bulle qui l'isolait des autres, mais également de ses propres ressentis. Ce vide intérieur qui l'étouffait ne pourrait que disparaître si elle portait un petit être en son sein. Cette future existence remplirait la sienne.

En juin 2016, aucunes prémices d'une grossesse n'étaient encore apparues. Chaque mois, Laure regardait le sang s'écouler de son corps avec fatalisme. Elle n'était ni déçue ni satisfaite. De son côté, Kévin commençait à s'impatienter et ne cessait de la bousculer. Bien qu'elle ne lui en parlât jamais, il avait compris qu'elle n'écrivait plus. De ce fait, il ne se privait pas de répéter qu'elle n'était bonne à rien : une autrice ratée et une femme stérile. Elle rejoignait son avis. Elle tournait en rond toute la journée, s'obsédait de plus en plus devant ce ventre rebelle et échouait à chaque tentative à aligner deux phrases sur son clavier. Elle n'avait plus envie

d'essayer de sortir de ce marasme, mais Kévin ne le voyait pas de cet œil. Si son cerveau refusait la grossesse et qu'elle ne savait plus écrire ses âneries habituelles, il n'allait pas continuer à l'entretenir dans son oisiveté voulue. Il la harcelait pour qu'elle se trouve un travail. L'isolement dans lequel elle vivait commençait à lui peser, elle décrocha sans problème un poste de remplaçante de professeur de français dans un collège.

C'est ainsi qu'en septembre 2016, son existence se compliqua un peu plus. Elle appréciait le contact avec les élèves et également celui avec ses collègues. Heureuse de la reconnaissance que lui apportait ce nouvel environnement, elle oublia trop vite le comportement malsain de Kévin et se mit, le soir venu, à lui raconter les anecdotes de l'école et ses échanges avec les équipes pédagogiques. Début octobre, sans qu'elle ait perçu sa rage, il éclata et la traita d'allumeuse. Il découvrait qu'elle avait souhaité travailler pour s'offrir les coudées franches pour le tromper. Devant autant de mauvaise foi, Laure tomba des nues : c'était lui qui avait insisté pour qu'elle ne vive plus à ses crochets. Abasourdie, elle l'entendit hurler que si elle commençait une grossesse maintenant, il ne serait pas certain d'en être le géniteur. C'était trop facile de s'envoyer en l'air avec un de ses collègues dans une salle de classe déserte en pleine journée. Cette énorme dispute marqua la première fois où Laure s'enfuit de chez eux, épouvantée par sa violence verbale. Mettre de la distance entre la colère de Kévin et elle ne résolvait pas le problème, elle l'avait compris en déambulant dans les rues de Paris, mais elle avait agi impulsivement. Un déclencheur inconscient lui avait dicté cette seule issue pour le calmer. Quand elle était rentrée deux

heures plus tard, il s'était excusé. Il avait pleuré. Il ne voulait pas la perdre. Il l'aimait tellement. Elle s'était laissé amadouer et s'en était suivie une conversation tendre sur leur désir d'enfant qu'ils n'arrivaient pas à assouvir. Après ce violent orage, Laure s'était bien gardée de rectifier qu'il s'agissait principalement du désir de Kévin auquel elle essayait de répondre. Il avait conclu, et là encore elle ne l'avait pas dissuadé, qu'ils devaient aller consulter un spécialiste pour pratiquer les examens médicaux nécessaires. Ils devaient situer le problème pour pouvoir s'inclure dans un protocole leur permettant de sortir de cette impasse douloureuse.

Les six mois qui suivirent cette décision unilatérale amplifièrent le désespoir de Laure et la méchanceté de Kévin. Les analyses ne décelèrent aucune anomalie. Lors de l'ultime rendez-vous, au terme de la batterie de tests, le médecin annonça, l'air réjoui, qu'aucun empêchement à procréer n'existait. Laure et Kévin fonctionnaient parfaitement sur ce plan-là, le blocage ne pouvait relever que de la psychologie de madame. En écoutant ces paroles, Laure sut immédiatement qu'elle franchissait les portes de l'enfer. À partir de ce jour, son mari s'appuya sur les mots du spécialiste pour ajouter à son dénigrement permanent sur son intellect un mépris pour son corps incapable d'enfanter comme celui de toutes les femmes ordinaires, parce qu'un cerveau perturbé le commandait.

De plus en plus fragilisée, Laure n'arrivait plus à faire la part des choses et finissait par admettre qu'il avait raison : elle semblait anormale. À l'automne 2017, à bout, elle s'était rendue en secret chez une psychothérapeute. Cette écoute bienveillante lui avait permis de comprendre que le

comportement de Kévin était pervers. Son mari s'était construit sur de grosses lacunes affectives et Laure ne pourrait jamais l'apaiser. Rapidement, après le début de cette démarche analytique, elle avait repris en cachette sa pilule. Et depuis quelques semaines, elle a conscience de l'inéluctabilité de leur divorce, mais pour le moment, elle essaie de recharger ses batteries avant cette bataille finale qu'elle appréhende. Elle ne peut pas imaginer que Kévin se résigne.

Elle vient d'enchaîner deux tours de lac. Elle est réchauffée. Le crépuscule s'annonce. Se sent-elle prête à regagner son logis et à affronter Kévin ? Son cœur crie non, sa tête ne voit pas d'autre possibilité. Personne ne connaît sa situation matrimoniale, comment pourrait-elle se réfugier chez une de ses deux amies ? Elles tomberaient des nues. Cette pensée l'interpelle. Mais pourquoi Alice et Sonia sont-elles restées dans l'ignorance totale de son malheur ? Uniquement parce qu'elle ne leur en a jamais parlé, pour protéger Kévin et l'image du couple parfait qu'il aimait afficher. Pourquoi continuerait-elle cette mascarade ? Subitement, la solution lui saute aux yeux : elle ne rentrera pas, elle ne rentrera plus jamais. Immédiatement, elle appelle Sonia et entend avec soulagement sa voix chantante :

— Coucou, copine ! Un samedi soir ! Ce n'est pas dans tes habitudes.

— Tu m'accueillerais à dormir ?

Laure attend des mots d'étonnement, mais elle ne perçoit qu'une légère hésitation liée à la surprise :

— Avec plaisir.

*Ouessant, 1911*

Les premières lueurs du jour sortent Salomé d'un sommeil agité. La jument près d'elle lui rappelle immédiatement l'agression vécue. Et le moindre mouvement de son corps malmené finit de la replonger dans ses souffrances. De sa main droite, elle vérifie la présence de sang à son entrejambes. Rien ! Des douleurs submergent tout son être, mais peut-être ne va-t-elle pas mourir ? Elle soulève sa chemise et découvre l'hématome qui recouvre son abdomen. Elle touche sa joue, qui lui semble tuméfiée. Elle espère, dans l'eau du puits, pouvoir peut-être deviner si son visage porte des marques. Elle se glisse derrière l'étable. Ses membres sont raidis, mais plus que tout, elle voudrait que sa mère ne s'aperçoive pas de ce qui lui est arrivé. Le miroir liquide la rassure. Elle ne voit qu'une légère rougeur sur sa pommette. La piteuse apparence

de ses habits lui vaudra certainement une sévère remontrance, mais elle expliquera à Rose qu'elle a trébuché dans la nuit sur le chemin. En se dirigeant vers la maison, elle décide que ce qu'elle a vécu hier soir n'a pas existé.

La porte est ouverte. Dès l'entrée de Salomé, Rose se retourne vivement et s'apprête à hurler comme à son habitude. Elle marque une hésitation et demande sur un ton agressif :

— Où as-tu traîné ? Dans quel état tu es ! Pleine de boue ! Et ta joue !

Salomé s'empresse de répondre :

— Je suis tombée en rentrant hier soir. Cette chute m'a retardée.

La jeune fille est soulagée d'entendre les cris de sa mère. Elle préfère ses hurlements à l'idée que Rose puisse deviner qu'un soldat l'a touchée.

La vie reprend son cours monotone. Salomé ne sourit plus et ne se promène plus sur les bords de mer dans l'espoir d'apercevoir le corps resplendissant d'un baigneur. Elle a souvent l'impression que son cerveau se disperse, elle se laisse surprendre l'esprit vide face à une tâche qu'elle vient de commencer : elle ne sait plus ce qu'elle devait ou souhaitait faire. À d'autres moments, ses pensées s'embrouillent et un sentiment morbide la submerge. Elle est convaincue qu'elle va mourir. Elle refuse toutes les invitations à la veillée de Marianne. L'idée de se déplacer seule la nuit la terrorise. Elle ne peut plus croiser un soldat sans trembler de la tête aux pieds. Rose ne supporte plus ses perpétuels allers-retours au puits pour se laver plusieurs fois par jour. De plus belle, elle lui crie sa colère, mais les hurlements de sa mère glissent sur

elle et ne l'atteignent plus. Salomé reste présente physiquement, mais son esprit s'échappe.

Au bout de quelques mois, la dévotion nouvelle et extrême de Salomé interpelle Rose. Mais elle oublie vite cette situation quand elle réalise, après avoir observé sa fille quitter la table précipitamment pour vomir dans la cour, qu'elle n'a pas vu depuis un moment ses protections mensuelles sécher sur le fil à linge. Les nausées s'intensifient et, horrifiée, Rose constate que le ventre de Salomé s'arrondit. Elle ne conçoit ni où ni quand elle a pu fauter. Elle lui interdit de sortir de la maison, mais se tait sur ce déshonneur qu'elle ne peut accepter. Nier son état lui paraît la meilleure solution. Salomé ne semble pas avoir conscience de sa situation. Elle ne se cache pas. Mais Rose ne peut pas et ne veut pas l'interroger. Parler consisterait à admettre cette horreur qui se prépare. Elle espère que la nature empêchera cette grossesse d'arriver à son terme.

Neuf mois, après son agression, un soir en s'occupant des bêtes, une contraction qui la laisse pantelante traverse Salomé. Elle se tourne vers Rose :

— Mère, j'ai très mal au ventre.

Cette dernière pose sa fourche, regarde sa fille et quitte l'étable en précisant :

— Débrouille-toi !

Salomé ne comprend pas ce qui lui arrive. Les douleurs s'intensifient et se rapprochent. Au bout d'une heure, elle crie et appelle sa mère en se tordant dans la paille. Elle se sait incapable d'effectuer les quelques pas qui la séparent de la chaumière et bien qu'elle soit persuadée que Rose ne peut qu'entendre ses suppliques et ses hurlements, sa mère ne se porte pas à son secours. Elle comprend que si elle a échappé

à la mort le soir de son agression, cette fois-ci, Dieu ne l'épargnera pas. Il la punit d'avoir laissé le soldat la toucher. Elle l'avait oublié, mais cette souffrance lui redonne vie. À chaque contraction fulgurante, un besoin de poussée naît au plus profond de ses entrailles. Après trois heures de vagues sauvages, tout son être explose de l'intérieur, la fin s'approche à grands pas. Mais au même moment, elle est surprise de sentir qu'elle expulse une énorme boule au niveau de son sexe, elle pose ses mains et tâte une grosse protubérance mouillée et visqueuse. La douleur l'envahit à nouveau, elle n'en peut plus, elle se saisit de la forme oblongue et tire de toutes les forces qu'il lui reste et remonte une masse gluante sur son ventre. Avant de s'évanouir, elle comprend qu'elle vient de mettre un enfant au monde.

Quand elle reprend connaissance, le bébé est endormi contre ses seins qu'elle avait dénudés pour essayer de retrouver son souffle pendant cette longue lutte. Cet être sorti de ses chairs la dégoûte. Elle se dégage précipitamment et fuit ensanglantée vers le puits en abandonnant le nourrisson dans la paille près de la jument. Elle se déshabille totalement et enjambe la margelle. Horrifiée par le geste définitif que s'apprête à effectuer sa fille, Rose, aux aguets derrière sa fenêtre, accourt et la retient. Aux yeux hagards de Salomé, elle comprend rapidement qu'elle ne souhaitait pas attenter à ses jours, elle a perdu la tête. Elle répète :

— Je veux me laver, je me sens sale.

Rose remplit un seau et empoigne sa fille pour la ramener dans la chaumière. Elle refuse de s'interroger sur le sort du bâtard auquel elle a dû donner la vie. Peut-être n'a-t-il pas survécu ? Si ce n'est pas le cas, elle ne le tuera pas, mais